

noncés depuis quelques jours, je songe que fort peu de députés semblent comprendre que presque la plus grande partie des affaires de l'univers se faisaient sur la base de la livre sterling. Les effets tirés par la Scandinavie et d'autres contrées de l'Europe étaient représentés en livres, shillings et deniers, parce que c'était une base stable de change qui avait été établie, non pas en cinq, dix ou cent ans, mais depuis des siècles, à la base du commerce comme on désigne Lombard Street. Au cœur de l'Amérique du Sud, l'importateur qui tirait un effet sur une maison d'acceptation à Londres, y attachait la police d'assurance et le connaissance. Arrivés à Londres ceux-ci étaient présentés à la maison d'acceptation qui acceptait l'effet pour n'importe quel montant. Puis celui-ci était vendu au courtier; ensuite, il prenait le chemin d'une banque de dépôts par actions, et finalement celui de la Banque d'Angleterre. Telles sont les méthodes en vertu desquelles l'Angleterre durant des siècles s'est établie le centre financier de l'univers.

La guerre avait créé une interruption, mais, à la fin, rien n'avait pu lui enlever cette position assurée par une longue habitude, par des siècles d'opérations comme celles que je viens de mentionner. Ainsi, le système de Lombard Street fut connu de tout le monde. Les dollars n'avaient aucune signification, excepté sous la forme du change en livres, shillings et deniers. Si quelque honorable député avait visité l'Europe comme je l'ai fait en 1921 et 1922, il aurait constaté que le change d'un billet de 5 livres de la Banque d'Angleterre était le plus facile de tous, car dans chaque pays, que ce fût la France, l'Allemagne, l'Autriche ou la Suisse, ce billet pouvait toujours être changé du fait de sa réputation. Il était appuyé par son histoire, par une valeur déterminée. Après 1925, lorsque l'Angleterre a repris l'étalon-or, la valeur du change de la livre sterling ne fut jamais mise en doute. En numéraire canadien, elle valait \$4.86; dans les autres pays, sa valeur était fixée par leurs banquiers, et elle était connue de tous.

Dans ces conditions, après que l'on eut créé des crédits que l'on croyait amplement suffisants pour faire face à toute demande, la banque, soudain, sans guère d'avertissement, fut incapable de payer en or ses obligations; le marché libre de cet article n'existait plus et l'Angleterre renonça à l'étalon-or. Nous commençons seulement à nous rendre entièrement compte de la répercussion que cela eut sur le monde. Il en est de même pour toutes les parties de la chrétienté, de l'Extrême-Orient, de l'Extrême-Occident, partout. Même aujourd'hui, bien que la livre n'ait pas été

stabilisée, bien que nous ayons entendu l'autre jour sir Josiah Stamp dire qu'elle doit l'être, et cette valeur peut être de \$4.86, de \$4, ou d'aucun autre montant en ce qui nous concerne, les effets sont encore tirés sur l'Angleterre par la Scandinavie, l'Europe centrale, toutes les contrées du monde, et le sterling prend de plus en plus d'importance parce qu'il représente encore le moyen de change avec lequel les hommes sont habitués de traiter, qu'ils connaissent le mieux et avec lequel se fait le commerce international.

Cela étant,—et je crois que tous les honorables députés en sont convaincus,—les ennuis causés par l'événement auquel j'ai fait allusion, ont eu une terrible répercussion en notre pays. On se rappellera que le président Hoover, cherchant à remédier à cette situation, a accordé un moratoire d'un an pour les dettes. Cependant, le commerce était devenu si aléatoire, les finances étaient tellement désorganisées, la situation si difficile, au sujet des crédits à courte échéance, avec les deux semaines et demie qu'il fallut pour régler la question après la conférence des premiers ministres à Londres, que tous les avantages complets du moratoire furent perdus. Rien n'illustre mieux la solidarité internationale en matière de crédit, que le petit incident autrichien, en soi peu important, mentionné au début de l'exposé du ministre des Finances. On se souvient qu'au mois de juin 1931, le plus fort syndicat financier d'Autriche se trouva insolvable, du seul fait qu'un de ses directeurs avait proposé de procéder à une nouvelle évaluation de ses titres. Ce faisant, on découvrit que le prix courant du marché plaçait l'institution en faillite, et c'était toute la vie économique de l'Autriche qui était en jeu. La nouvelle se répandit en Allemagne. La Banque d'Angleterre avança une forte somme de £4,500,000 que la France dut absorber ensuite en partie. Sir Arthur Salter dit qu'étant ce jour-là à New-York, il se rendit au bureau du gouverneur de la Banque fédérale de réserve, qu'il trouva en communications téléphoniques avec Londres d'une part, et Chicago de l'autre. Montagu Norman venait de dire à ce dernier que la situation résultant de la faillite autrichienne était fort grave et qu'elle se propageait. Tout comme en 1914, il avait suffi d'un seul coup de pistolet pour plonger le monde dans une guerre épouvantable, cet événement autrichien eut sa répercussion en Europe et, avec le retrait d'argent de ce continent, détermina un désastre.

Quel était notre devoir? Nous étions en présence de faits et non de théories. Nous étions comptables du crédit et de la solvabilité du Canada aux yeux du monde,—lourde responsabilité,—et notre devoir était de le